

## Loi de Lisbonne

Almeida Faria, *Chevalier errant*, Traduit du portugais par Anne-Marie Quint, Belfond. 95 F

Le dernier roman d'Almeida Faria, dont Gallimard avait publié *La Passion* en 1969, constitue un curieux mélange de genres. Par lettres ou par rêves, de multiples voix s'entrecroisent au cours d'un énorme périple dont les principales étapes sont Lisbonne et Venise, São Paulo et Luanda, mais dont le point de référence essentiel reste un Portugal en proie aux convulsions provoquées par le « révolution des œillets » du 25 avril 1974.

Une révolution qui atteint son point culminant un an plus tard, dans la période qui va de mars à novembre 1975, où les tentatives de coups d'Etat et d'insurrection se succèdent à un rythme effréné, pour déboucher finalement sur une « normalisation » effectuée presque en douceur, dont l'avènement marque la fin des illusions et des imbroglios politiques, parfois grotesques, qui s'étaient déroulés jusqu'alors aussi bien à la base qu'au sommet de l'Etat et de l'armée.

C'est l'ensemble de cette période que couvrent les lettres de Jean Carlos et Marta, d'André et de Sonia, de Marina et Arminda, ainsi que les rêves de deux adolescents, Jo et Tiago, qui sentent s'écrouler leur petit univers dans un délire apocalyptique d'agressions verbales et physiques.

Comment appréhender autrement que par des lettres, à partir de la distanciation offerte par un exil volontaire, des événements aussi tragiquement cocasses qu'un gouvernement qui se met en grève parce qu'il se sent incapable de continuer à faire son travail, ou un Parlement littéralement séquestré par des milliers d'ouvriers de la construction qui ne laissent sortir les députés que pour éviter que ceux-ci ne meurent de faim à l'intérieur ? Les principaux personnages du roman ont choisi d'être ailleurs, loin des manifestations, des graffiti et des mots d'ordre quotidiens qui déferlent sur Lisbonne, « mélange dégradé d'Istanbul et de Belgrade », où il leur résulte définitivement impossible de mettre un semblant d'ordre dans leurs idées et, ce qui est sans doute plus important, dans les sentiments qu'ils éprouvent les du temps afin de pouvoir s'y livrer à la contemplation des œuvres d'art et d'y découvrir une partie de ses racines, tandis qu'une autre préfère plonger au cœur d'une autre révolution, qui cette fois-ci a pour cadre l'indépendance de l'Angola, pour se tremper dans un bain qu'elle juge plus authentique que celui qui submerge son Portugal natal. Quant aux autres, ils ne font qu'errer à la recherche d'un amour lointain qui se confond parfois avec la mort.

Toutes les voix qui parcourent ce livre traduisent également les signes visibles de la décomposition d'une famille autrefois puissante et unie, incapable de faire face aux changements que la révolution produit en son sein autrement que par la fuite solitaire de chacun de ses membres. Les illusions s'estompent très vite, car elles n'ont jamais vraiment réussi à prendre corps. *Chevalier errant* reflète l'expression d'un trouble à la fois individuel et collectif, dont la jeune littérature portugaise cherche désespérément à dévoiler les racines.

Jacobo MACHOVER

*Libération*, 5/ 12/ 1985